

LES MANUSCRITS ARABICO-MALGACHES
(SORABE)
DU PAYS ANTEMORO

par

Philippe BEAUJARD



Les premières échelles créées par les islamisés que les Malgaches appelleront Antalaotse ou Antalaotra, "gens de la mer", apparaissent dans le nord de Madagascar vers le XII^e siècle¹. Leurs habitants ne constituent pas une communauté ethnique homogène : le terme "antalaotse" se réfère d'abord à un genre de vie². L'apogée de cette culture des "gens de la mer" se situe entre le XIV^e et le XVI^e siècles.

Vers le XIII^e siècle, un groupe islamisé, sans doute originaire de Sumatra, mais se donnant pour "patrie" l'Arabie et "Manguelor ou Mangaroro"³ (que l'on a assimilé à la ville indienne de Mangalore), s'installe au nord de Mananjary, à l'embouchure du fleuve Fañantara. Il occupera les vallées du sud-est de l'île jusqu'à la Matatàña et plus tard la région de Fort-Dauphin, où les Français, au XVII^e siècle, trouveront leurs descendants, les Zafiraminia, qui constituent alors l'aristocratie du royaume de l'Anosy. Les Antambahoaka occupant aujourd'hui la région de Mananjary se disent également Zafiraminia.

A la fin du XV^e siècle, d'autres islamisés arrivent dans le sud-est de l'île, venus des échelles du Nord, et au-delà sans doute des Comores et de l'Afrique de l'Est. Dans le courant du XVI^e siècle, ils perdent le contact avec leurs foyers d'origine - les Portugais jouent certainement un rôle dans la désorganisation des réseaux musulmans - et se

¹ En l'état actuel des recherches (H. Wright, et B. Dewar, *communiqué personnel*, 1989).

² Cf. P. Verin, *Les Echelles anciennes du commerce sur les côtes Nord de Madagascar*. Lille, Atelier de reproduction des thèses, 2 vol., 1975, 1028 p.

³ L. de Flacourt, *Histoire de la Grande Ile de Madagascar in Collection des Ouvrages Anciens Concernant Madagascar* (COACMP), A. et G. Grandidier, Charles-Roux, Cl. Delhorbe, H. Froidevaux (éd.), t. 8, Paris, Union Coloniale, 1913, p. 84 (1^{ère} éd. 1658). Sur l'origine sumatranaise, cf. P. Ottino, *L'Étrangère intime. Essai d'anthropologie de la civilisation de l'ancien Madagascar*, Paris, Editions des Archives Contemporaines, 1986, p. 25 ss.

malgachisent. Leur foi islamique, porteuse par ailleurs de "traditions magico-religieuses" connues dans tout le monde musulman⁴, se trouve détournée de ses objectifs originels pour l'élaboration d'un système royal particulier. Les groupes islamisés se constituent en aristocratie au sein du royaume antemoro centré sur la vallée de la Matatàña⁵. Ce royaume (XVI^e-XIX^e)⁶ repose sur une hiérarchie de pseudo-castes divisées en deux ensembles opposés dans le domaine du "pur" et de l'"impur" : d'un côté les *silamo*, nobles, islamisés détenteurs du pouvoir, ayant l'apanage de l'égorgeage des animaux, de l'autre les *kafiry*, "païens" roturiers, comprenant les Malgaches autochtones, les descendants des serviteurs venus avec les islamisés, et les dépendants. Le royaume est en outre marqué par une séparation des pouvoirs politique et religieux⁷. Le clan des Anteoñv constitué en pseudo-caste, s'est arrogé le pouvoir politique. Les groupes – Anakara, Zafintsimeto, Zafimbolazy... – réunis sous le vocable d'*antalaotra* ont la charge du religieux⁸.

Dans le cadre de ce royaume, convertir à l'Islam n'est plus le dessein des islamisés, dont la religion – sans mosquée – ignore trois au moins des cinq piliers de l'Islam : les prières rituelles *ṣalat*, l'aumône *zakat* et le pèlerinage à La Mecque. Consigné dans des livres que l'on appellera

⁴ Cf. notamment E. Doutté, *Magie et religion dans l'Afrique du Nord*, Paris, J. Maisonneuve et P. Geuthner, 1984 (1ère éd. 1908), 617 p., G.C. Anawati, "Trois talismans musulmans en arabe provenant du Mali (marché de Mopti)", *Annales Islamologiques*, XI, 1972, p. 287-339 (cf. l'"introduction bibliographique" à l'étude de la magie dans l'Islam, en particulier des charmes, amulettes, talismans et carrés magiques", p. 311 ss.), et T. Fahd, *La divination arabe*, Paris, Sindbad, 1987 (1ère éd. 1966), 563 p.

⁵ Les nouveaux islamisés – Antemoro – vont supplanter les Zafiraminia, dans la Matatàña d'abord et plus tard dans les vallées plus au Nord. Flacourt fait état d'un massacre des Zafiraminia de la Matatàña par les Antemoro au début du XVIII^e siècle (*op. cit.*, p. 39-40).

⁶ Le royaume comprenait trois principautés : "Anteoñv de l'aval" (où se trouvait la capitale du royaume, Ivato), Antemahazo (moyenne Matatàña) et Antesambo (vallée de l'Ambahive). Ces trois principautés théoriques se comportèrent souvent, en fait, comme de véritables royaumes, menant leur propre politique. Les Antemahazo se scindèrent entre *fotsy* et *manity*, Antemahazo "blancs" (groupe dominant, rive droite du fleuve) et "noirs" (rive gauche). A la fin du XIX^e siècle, l'ensemble du royaume antemoro éclata après la révolte des groupes roturiers contre les nobles.

⁷ Le roi conserve cependant une dimension religieuse. Sur l'organisation sociale dans le royaume antemoro, cf. Ph. Beaujard, "Islamisés et systèmes royaux dans le Sud-Est de Madagascar. Les exemples antemoro et tañala", 1991 à paraître. Le religieux est au service du politique ; le terme de "théocratie" employé par R. Kent à propos du royaume antemoro me paraît inapproprié (R. Kent, *Early Kingdoms in Madagascar : 1500-1700*, New-York/Chicago, Holt, Rinehart and Winston, 1970, p. 88).

⁸ Les Anakara étaient les spécialistes du ciel, les Zafintsimeto ceux de la terre. Les Zafimbolazy de la basse Matatàña étaient sacrificateurs auprès du roi d'Ivato. Dans les principautés antemahazo, seul le groupe Zafimbolazy était représenté parmi les *antalaotra*. On trouve aussi des *katibo* dans des lignées "anteoñv de l'aval" écartées du pouvoir politique, et dans quelques lignées antemahazo. Le nombre des *katibo* est variable selon les groupes : 2 chez les Zafintsimeto, 4 chez les Anakara, etc.

sorabe ("grande écriture")⁹, un savoir "musulman" ésotérique détenu par la noblesse constituée pour une part le fondement de son pouvoir. Ce savoir, des textes dans leur contenu mais aussi de l'écriture elle-même considérée comme sainte et utilisée pour ses pouvoirs surnaturels, impliquait une maîtrise des éléments, un pouvoir sacré sur le monde : il était par essence non divulgable à des étrangers au groupe – sauf exception –, ainsi qu'aux femmes (considérées comme impures) et aux membres du groupe n'ayant pas subi l'initiation auprès d'un chef religieux *katibo*¹⁰. Flacourt (1658), qui n'a jamais séjourné sur la Matatàña, parle ici de façon inappropriée d' "écoles publiques pour apprendre à la jeunesse"¹¹. A sa suite, Ferrand a évoqué pour le royaume antemoro une islamisation "complète et sans arrière-pensée au début"¹². En réalité, la transmission du savoir des livres – héritage des ancêtres – se faisait d'un maître à ses disciples *sozà*¹³.

Les chefs religieux *antalaotra katibo* sont aujourd'hui encore les détenteurs des manuscrits arabico-malgaches appartenant à leur groupe (clan ou plutôt sous-clan). D'autres manuscrits sont détenus par des devins-guérisseurs *ombiasa* exerçant leur savoir à titre individuel ; à leur mort, un "fils" ou un "frère" hérite de ces manuscrits, qui ne sortent pas de la lignée *fatrangé*¹⁴. On trouve des *sorabe* dans les deux pseudo-castes des Anteoñy et des *antalaotra*, et même dans quelques groupes roturiers jadis en contact étroit avec les rois anteoñy¹⁵.

⁹ Appellation peut-être tardive et l'expression "grande écriture" implique l'existence d'une "petite écriture" qui serait l'écriture latine. Les caractères arabes de petite taille des manuscrits malais et indonésiens constituent une autre référence possible (L. Munthe, "La tradition arabico-malgache et l'influence indonésienne", *Ombily sy Amo*, n° 21-22, 1985, p. 59).

¹⁰ *Katibo* : de l'arabe *kātib*, "prêcheur", ou *kātib*, "écrivain".

¹¹ Flacourt, *op. cit.*, p. 245. "Les Musulmans de la Matatane, écrit encore Flacourt, enseignent la langue arabe et l'Alcoran à ceux qui les désirent apprendre et en tiennent école" (*ibid.*, p. 279).

¹² G. Ferrand, *Les Musulmans à Madagascar et aux îles Comores*, Paris, E. Leroux, t. I : *Les Antanmorona*, 1891, p. 22-23.

¹³ *Sozà* : de la forme plurielle *šayā* du mot arabe *šā'a*, "disciple". Le groupe choisit au sein des *sozà* le successeur d'un *katibo* décédé. Un *katibo* est élu à vie.

¹⁴ Même s'il se trouve que dans la lignée, plus personne n'est capable de lire les manuscrits. Au contraire, les manuscrits du sous-clan sont transmis à un *sozà* choisi par le groupe en fonction de sa compétence, mais aussi de son "caractère", pour remplacer un *katibo* décédé.

¹⁵ Pour la basse Matatàña : Les Antemasiry, le groupe Antetsiñanana appartenant au clan Antememy. Pour l'Ambahivé (royaume Antesambo) : les Antefisaka (d'origine Antemasiry). Dans le cadre du royaume antemoro, seuls les *antalaotra* avaient le pouvoir religieux, mais les devins-guérisseurs appartenant à d'autres groupes (Anteoñy...) pouvaient être consultés à titre individuel. Les rois laissaient parfois appel à des devins-guérisseurs autochtones. Ainsi, au début du XVII^e siècle (ou fin XVI^e ?), dans sa lutte pour le pouvoir contre son oncle Andriamandia, Andriamasy reçut l'aide de Rekaoka, ancêtre des Anterotra. Après sa victoire, Andriamasy anoblit les Anterotra, les faisant accéder à la pseudo-caste des *antalaotra*.

Présentation des manuscrits et historique de leur étude

Le papier des manuscrits est fabriqué à partir d'écorce de l'arbre *havoha*, l'encre (*heboro*) avec le bois de l'arbre *harandranto*¹⁶. Les manuscrits, reliés (avec des "cordes" de boyaux), sont protégés par une couverture faite d'une peau de zébu avec ses poils, dont la robe donne souvent son nom au "livre". La pose de cette couverture représente la consécration du livre. Les scribes écrivaient généralement avec un bambou taillé (*kalamo*)¹⁷. Un roseau *volosy*¹⁸ est parfois utilisé, pour l'écriture de charmes maléfiques.

Le terme *fandraka* (ciseau à bois)¹⁹ qui sert à désigner les manuscrits les plus importants pourrait indiquer qu'à l'origine, les scribes gravaient aussi des textes sur du bois. Jusqu'à une date récente, des "élèves"-scribes apprenaient l'écriture sur des planchettes en forme de pales de sagaie, dont quelques spécimens ont été étudiés par G. Julien²⁰. On trouve en outre dans certains manuscrits l'expression *tibo saqa liho*, suivie d'une énumération de plantes ; les scribes n'en connaissent plus le sens, mais elle pourrait se traduire par "remède(s) [où on] trempe [la] planchette"²¹. Toutefois l'utilisation du terme *fandraka* pour les manuscrits me paraît d'abord relever du symbole : on grave dans le bois comme on grave dans la mémoire.

Les scribes utilisent des caractères arabes, adaptés de manière originale à la langue malgache (pour la transcription des affriquées *dr*, *tr*, et du *p*), et avec quelques particularités (*dāl* et *ṭā'* sous-punctués)²².

¹⁶ *Heboro* : de l'arabe *hibr*, "encre". *Havoha* : *Cnidia danguyana* Leandri, famille des Thyméléacées. *Harandranto* : non déterminé. Le papier est nommé *karalasy*, de l'arabe *qartas*. N. Rajaonarimanana a traduit de façon erronée par "papier" le terme *satiry*, qui signifie en fait "ligne" (de l'arabe *ṣaṭr*, ligne)

¹⁷ *Kalamo* : de l'arabe *qalam*, "plume" (en roseau)

¹⁸ *Volosy* ("poils de chèvre") : *Olyra latifolia* L. (famille des Graminées).

¹⁹ Curieusement, N. Rajaonarimanana donne aussi à *fandraka* le sens de "planche de raphia", bien que le raphia ne se prête pas à la fabrication de "planches". N. Rajaonarimanana, *Sorabe. Traités divinatoires et recettes médico-magiques de la tradition malgache antemoro*, Thèse de Doctorat, Institut National des Langues et Civilisations Orientales, Paris, 1990, vol. I, p. 121.

²⁰ G.H Julien, "Pages arabico-madécasses (deuxième série). Histoire, légendes et mythes", *Annales de l'Académie des Sciences coloniales*, t. VI, 1933, planches XVII à XXI.

²¹ Dans un *sorabe* écrit par Mahefamanana, que j'ai appelé Mahef. I, p. 134, 135 *Saqa liho* semble être utilisé avec le sens de *fandrano*, "ce qui sert à mouiller les écrits". Des mots arabes *ṭbb*, remède, *saqā*, abreuver, plonger dans, tremper, et *ṭaḥḥi*, tablette, planchette : *ṭaḥḥi ṭilsim* : tablette sur laquelle on écrit un talisman (destiné à être lavé et bu).

²² Cf. J. Dez, "La lecture des documents arabico-malgaches", *AS/MI*, t. VIII, n° 3-4, 1977. Des *dāl* et *ṭā'* sous-punctués ont été observés par F. Viré dans des documents d'origine persane (J. Dez, *Les sorabes. Sources documentaires*, Paris, CNRS-RCP 716, 1983, p. 7).

Les manuscrits sont rédigés en trois langues différentes :

— en malgache, qui peut être du malgache ancien (dit *volañ' Onzatsy*, "parler des Onzatsy", petit groupe islamisé présent sur la Matatàña avant les Anteoñy et leurs alliés), ou un malgache plus moderne, selon l'âge de rédaction du manuscrit ; dans ces textes en malgache, les scribes indiquent toutes les voyelles, mais ils ne distinguent pas entre /i/ et /e/ (sauf exception), ni entre les voyelles accentuées et non accentuées,

— en arabe, plus ou moins déformé, écrit sans indication de voyelles et sans signes diacritiques : on parle d' "écriture blanche", *sora-potsy*²³,

— en "pidgin" arabe-malgache, dit *kalamo tetsitetsy* ("parler tetsitetsy") chez les Anakara, qui se donnent le nom d'Antetetsitetsy²⁴. Il convient de distinguer dans ce pidgin plusieurs niveaux de langue : un parler courant, dont divers auteurs ont recueilli et publié des lexiques limités (Ferrand, Kasanga, Rajaonarimanana), et un parler plus étendu, connu seulement des scribes les plus instruits. J'ai pu recueillir auprès des *katibo* anakara et d'un *katibo* antemahazo (clan Anteoñy) un ensemble de 650 mots²⁵ ; l'étymologie en est souvent arabe (sans passage par le swahili), la syntaxe des phrases est malgache. Dans les livres, ce pidgin – avec ou sans indication de voyelles – est utilisé notamment pour la rédaction de titres de charmes, et pour celle de prières *doha*, suppliques à Dieu évoquant le but du charme élaboré (destinées à être dites, ou/et le plus souvent écrites), *doha* que le scribe insère entre les cinq premiers et les derniers versets de la première sourate du Coran (*fateha* ou *fatscha*)²⁶.

Les *sorabe* constituent ainsi des documents d'un grand intérêt pour les études linguistiques²⁷.

De contenu uniquement "magico-religieux", les *sorabe* les plus anciens dont on dispose dans les bibliothèques européennes et malgaches remontent au XVI^e ou au XVII^e siècle. D'autres datent du XIX^e, la plupart

²³ Les scribes peuvent transcrire les voyelles longues de l'arabe, mais "sans souci de traduire des particularités phonétiques d'articulation" (J. Doz, *op. cit.*, p. 9).

²⁴ N. Rajaonarimanana a traduit "Antetetsitetsy" par "Gens des sables", en se fondant sur le terme *tetsy*, "sable", rencontré chez les *Vevo* du Sud-Ouest malgache (P. Vérin, C.P. Kottak et P. Gorlin, "The glottochronology of Malagasy speech communities", *Oceanic Linguistics*, vol. VIII, n° 1, 1969, p. 49). Toutefois, cette traduction ne m'a jamais été proposée par les Anakara, qui semblent ignorer le sens du terme *Tetsitetsy*. Curieusement, je n'ai pas encore rencontré ce vocable dans les *sorabe*.

²⁵ Ph. Beaujard, à paraître. Contrairement à ce qui a parfois été dit, ce "parler" n'est pas limité aux Anakara. Ces derniers sont cependant les seuls, aujourd'hui, à le connaître – de manière plus ou moins approfondie selon les individus – dans leur grande majorité.

²⁶ De l'arabe *fāṭḥa*, "commencement", la première sourate du Coran. Le *ta'* arabe est prononcé *ts* par les Antemoro.

²⁷ Cf. OC Dahl, *Sorabe révélant l'évolution du dialecte antemoro*, Antananarivo, Imprimerie Luthérienne, 77 p.

ont été recopiés au XX^e siècle²⁸. De nombreux manuscrits se trouvent encore dans les villages de la Matatàña, quelques-uns aussi dans le groupe antambahoaka de Mananjary²⁹, manuscrits utilisés par les *katibo* et les devins-guérisseurs.

Des *sorabe* renferment des traditions historiques ; ils sont plus rares que les manuscrits à contenu seulement magico-religieux. Un manuscrit acheté par A. Grandidier en 1865³⁰ est le plus ancien qui nous soit parvenu. Le M.P. n° 26 de la Bibliothèque Nationale, décalque de plusieurs livres différents, a été apporté de Mananjary en 1889 par M. Rolland. Plus tard, le livre des chroniques royales anteoñy a été dévoilé par le roi Ramahasitrakarivo lui-même (1872-1927), qui en remit une copie partielle à Gallieni en 1900³¹. Des bibliothèques possèdent divers manuscrits à contenu historique recopiés plus récemment³².

Les manuscrits anciens ne comportent pas de datation par rapport à l'hégire³³. Ils situent un événement dans le temps en indiquant le jour et le mois, à l'intérieur de la "semaine d'années" (cycle de sept ans)³⁴ : "L'armée des Blancs arriva l'année Dimanche, au mois de Maka, le mercredi sous le destin astrologique Asaratàn"³⁵. Nombre de manuscrits des XIX^e et XX^e siècles sont en revanche "signés". Mahefamanana écrit par exemple dans un *sorabe* qu'il a recopié à partir

²⁸ Pour l'inventaire des manuscrits disponibles, cf. L. Munthe, *La tradition arabo-malgache vue à travers le manuscrit A-6 d'Oslo et d'autres manuscrits disponibles*, Antananarivo, Imprimerie Luthérienne, 1982, p. 29-75, J. Dez, *op. cit.*, 1983, 55 p., et N. Rajaonarimanana, *op. cit.*, vol. IV, p. 1095-1110.

²⁹ Je n'ai pu avoir accès qu'à un *sorabe* à Mananjary ; ce *sorabe* vient en fait de la basse Matatàña.

³⁰ Il s'agit du manuscrit 61-60-212 du Musée de l'Homme (Paris). Une date à l'intérieur de la couverture pourrait se lire "1841" (J. Dez, *op. cit.*, 1983, p. 12). Seule, une partie de ce livre concerne l'histoire (p. 28-97), ce qui est également le cas pour d'autres *sorabe* comme les manuscrits n° 6, 10 et 19 de l'Académie Malgache d'Antananarivo.

³¹ Il s'agit sans doute du manuscrit "A" utilisé par E.F. Gautier et H. Froidevaux, puis G. Mondain, pour leurs travaux, manuscrit qui a malheureusement disparu. E.F. Gautier et H. Froidevaux, *Un manuscrit arabo-malgache sur les campagnes de La Case dans l'Imoro de 1659 à 1663*, Paris, Imprimerie Nationale, 1907, 151 p. et G. Mondain, *L'histoire des tribus de l'Imoro au XVII^e siècle d'après un manuscrit historique arabo-malgache*, Paris, E. Leroux, 1910, 231 p.

³² J'ai pu photographier au village de Voasary un *sorabe* écrit vers 1960 par le petit-fils de Rabeñahy, auteur du manuscrit n° 16 (le manuscrit "C" de G. Mondain) de l'Académie Malgache, et au village de Mahasoabe des traditions historiques écrites au stylo à bille sur des cahiers d'écolier par un *katibo* antemahazo vers 1985. Par ailleurs, à Mananjary, j'ai recopié des traditions historiques antambahoaka écrites en caractères latins dans un cahier, traditions – traduites par le propriétaire du cahier – provenant d'un *sorabe* historique aujourd'hui pratiquement illisible car détremé par l'eau d'un cyclone il y a une dizaine d'années (le *mpanzaka* gardien de ce manuscrit fut puni par le clan pour avoir laissé s'abîmer cet héritage des ancêtres).

³³ Les dates qui figurent dans certains manuscrits des XIX^e et XX^e siècles – dates par rapport à l'Hégire ou dates du calendrier grégorien – sont dues à des influences européenne ou musulmane récente (cf. J. Dez, "Essai sur le calendrier arabo-malgache", in *Études sur l'Océan Indien*, P. Ottino (éd.), coll. des Travaux de l'Université de la Réunion, 1984, p. 94-97). L'absence de datations par rapport à l'Hégire dans les manuscrits anciens semble curieuse pour des Musulmans prétendant venir d'Arabie.

³⁴ Chaque année porte le nom d'un jour de la semaine (cf. *infra*).

³⁵ E.F. Gautier et H. Froidevaux, *op. cit.*, p. 137.

de plusieurs livres différents : *Io, lahy, hena nalahatro Mosa bon Nali. Ateloharano lahy, katibo malaza teto Vatomasina e Matatàña fy alimozaby Lagoro, Varimasy*, "Voilà, ô amis, [les écrits concernant] le dragon [divinatoire] que j'ai arrangés, moi Mosa fils d'Ali, homme [du sous-clan] Anteloharano, qui était un *katibo* renommé ici à Vatomasina sur la Matatàña, [dont les rizières collectives sont] Langoro et Varimasy"³⁶. Bien que reprenant des documents anciens, le scribe inscrit son nom, et celui de son père qui lui a légué son savoir ; il écrit au passé, pour la postérité. La mention du sous-clan et des rizières collectives souligne leur importance. Dans certains *sorabe*, outre le nom de son père, le scribe inscrit les noms de copistes précédents.

Le Français E. de Flacourt (1658) a le premier évoqué de manière précise les *sorabe*, dans le royaume de l'Anosy, où les scribes étaient "instruits par ceux de Matatane"³⁷. Les travaux des chercheurs du début du XX^e siècle, G. Ferrand notamment, puis E.F. Gautier, G. Mondain, H. Berthier et G. Julien ont apporté quelques lumières sur le contenu des textes.

Malgré d'intéressantes publications d'un érudit malgache (J. Rakotonirainy, en rapport avec les *katibo* de la Matatàña et notamment Mahefamanana) et d'Antemoro eux-mêmes (Ph. Rombaka, F. Kasanga), écrits publiés en langue malgache généralement, il fallut attendre les années 1970-1980 pour assister à une relance des études sur la tradition arabico-malgache, avec les travaux de L. Munthe et de J. Dez. A côté de la présentation d'un manuscrit historique conservé à Oslo, L. Munthe (1982) a tenté une première synthèse concernant le contenu des *sorabe*, les travaux qui leur ont été consacrés et les connaissances acquises à partir de ces travaux. J. Dez a publié plusieurs articles importants (sur la lecture des documents, sur le calendrier arabico-malgache...) et entrepris avec un arabisant, F. Viré, la transcription et traduction du M.P. n° 26 de la Bibliothèque Nationale de Paris, en partie publié autrefois par Ferrand³⁸. J. Dez a en outre dirigé les travaux d'étudiants et de chercheurs sur les *sorabe*, à l'École Pratique des Hautes Etudes de Paris et au sein d'équipes du CNRS dirigées par P. Ottino.

³⁶ Mahef. I, p. 612. La fin de la phrase mêle malgache et langue secrète (*fy alimozaby*). La nasalisation n'est pas notée par les scribes (sauf exception) ; elle a été rétablie dans la traduction, les Antemoro lisent un texte en rétablissant les nasalisations.

³⁷ Flacourt, *op. cit.*, p. 245.

³⁸ G. Ferrand, "La légende de Ramiro (d'après un manuscrit de la Bibliothèque Nationale)", *Journal Asiatique*, 1902, n° 3/4, p. 186-230, réimprimé dans *Taloha* n° 6 (Revue du Musée d'Art et d'Archéologie de Tananarive), 1974, p. 151-161, et "Généalogie des Arabes malgaches d'après le manuscrit 13 de la Bibliothèque Nationale", *Revue de Madagascar*, 1902, n° 5, p. 385-403, réimprimé dans *Taloha* n° 6, 1974, p. 163-176.

L'ampleur de tous ces travaux est réelle. Elle ne peut cependant masquer d'importantes lacunes et certaines erreurs, d'abord dans le champ des manuscrits magico-religieux, qui restent largement hermétiques, mais aussi dans le domaine historique³⁹. La raison de ces lacunes est simple. Les textes – en particulier dans le domaine magico-religieux – sont inséparables d'une connaissance transmise oralement qui complète et précise ce qu'indique l'écrit de façon parfois extrêmement "codée"⁴⁰. L'écrit et l'oral sont ici deux expressions inséparables. On ne peut, soulignait N. Gueunier à propos de cette littérature, étudier la tradition orale en ignorant les écrits, mais – plus encore – étudier les écrits en ignorant la tradition orale⁴¹. Un travail de terrain – auprès des scribes mais aussi auprès des détenteurs de traditions orales – apparaît donc absolument nécessaire. Longtemps après H. Berthier, qui s'était fait "frère de sang" avec le *katibo* anakara Ramanambahoaka, L. Munthe, certains élèves de J. Dez – N. Rajaonarimanana d'abord, puis E. Rajaonarison, D. Ranaivosoa et moi-même – et Legros⁴² se sont rendus dans des villages de la Matatàña, pour des séjours plus ou moins longs⁴³. Dans sa thèse de doctorat (1990), N. Rajaonarimanana présente des matériaux inédits qu'il a recueillis : des textes historiques (du clan Anakara), des "traités divinatoires" et des "cahiers de recettes médico-magiques" ; il analyse les techniques divinatoires et les "stratégies thérapeutiques" des devins-guérisseurs. J'ai séjourné pour ma part à Vatomasina (village du clan anakara) et dans d'autres villages de la Matatàña de un à deux mois chaque année depuis 1983, et travaillé en position de "disciple" avec des scribes et des traditionnistes anakara, zafimbolazy et anteoñy⁴⁴. Il m'a été possible de photographier une trentaine de manuscrits⁴⁵ et de recueillir environ 500

³⁹ Les transcriptions et traductions faites par G. Mondain, puis récemment par des étudiants en France ou à Antananarivo, de manuscrits historiques voisins contiennent de nombreux contresens (même sur l'appartenance clanique de personnages centraux des récits). Elles seraient à reprendre à partir d'enquêtes de terrain sur les noms de lieux, de rizières, de clans et lignées, sur les généalogies...

⁴⁰ Des scribes déforment parfois volontairement la graphie de certains mots, pour égarer des lecteurs non initiés. Toutefois, ces déformations ne sont pas aussi systématiques que le pensent certains Antemoro. Les manuscrits renferment aussi des fautes bien réelles !

⁴¹ N. Gueunier, "Au carrefour de l'oralité et de la tradition écrite : sources malgaches en caractères arabes", *Omaly sy Aino*, 1986, n° 23-24, p. 85.

⁴² Legros est lui-même originaire de la Matatàña. Cf. Legros, *Présentation d'un manuscrit arabico-malgache de prescriptions médicales et magiques*, Mémoire de Maîtrise, C.U.R. de Tuléar, 1984, 192 p.

⁴³ G. Julien avait compris cette nécessité d'enquêtes dans la Matatàña, où il était venu rencontrer notamment le scribe Hasani. J. Faublée a visité des villages antemoro (dont Vatomasina), mais il n'a que peu publié sur les *sonbe* (cf. J. Faublée, "Les manuscrits arabes malgaches du Sud-Est. Leur importance historique", *Revue Française d'Histoire d'Outre-Mer*, t. LVII, n° 208, 1970, p. 268-287).

⁴⁴ Et, moins souvent, roturiers. Dans le travail de terrain, le passage du côté *silamo* au côté roturiers est en effet difficilement accepté, par les deux parties.

⁴⁵ Leur contenu est en cours d'inventaire. Les manuscrits (au nombre de 14) des descendants de Ramanambahoaka ont été photographiés. Il sera intéressant de les comparer avec les copies de manuscrits obtenues jadis par H. Berthier du même Ramanambahoaka.

plantes utilisées par les devins-guérisseurs. A côté d'une étude sur les textes magico-religieux et sur l'histoire, les travaux que j'ai engagés portent sur la place des devins-guérisseurs et leurs pratiques dans la société antemoro, en comparaison avec des données recueillies dans la société voisine des Tañala de l'Ikongo⁴⁶.

Les livres magico-religieux

Le contenu des manuscrits et ses origines

Les manuscrits renferment d'abord des formules qui permettent de composer des charmes (*ody, oly* en antemoro ancien)⁴⁷, formules comprenant des prières *doha* en arabe ou en "parler *tetsitetsy*", des prières coraniques (*simolahy, similahy*)⁴⁸, des invocations adressées à des anges (*malaika*), des signes ésotériques, des lignes de lettres et de chiffres (*talasimo*) et des carrés magiques (*matsaraba*)⁴⁹, diversement organisés pour agir sur l'ordre universel (détourner les orages, faire venir la pluie ou la sécheresse, effacer les effets d'un destin mauvais...), sur les êtres invisibles (charmes contre les *ziny*...), ou visibles (charmes pour arrêter les armées, tuer un ennemi, chasser quelqu'un de sa terre, obtenir une femme, des richesses, guérir les maladies identifiées : dysenterie, maux de tête, de dents, fièvre, etc.). Les *sorabe* renferment également des éléments d'astrologie (calendrier du faste et du néfaste, règles présidant à l'établissement du calendrier)⁵⁰, de géomancie, des "prédictions" *fitokiana*

46 Pour un premier inventaire des plantes utilisées, Ph. Beaujard, "Plantes et médecine traditionnelle dans le Sud-Est de Madagascar", *Journal of Ethnopharmacology*, n° 23, 1988, p. 165-265.

47 La langue secrète utilise les termes *hirizy, sahero, tibo*, dérivant respectivement de l'arabe *hizr*, talisman écrit (d'une racine qui signifie "préserver"), *sihr*, charme, magie, *fibb*, remède. *Hezabo* a plutôt le sens de "charme qui arrête" ou "fait disparaître" (de l'arabe *hijab*, barrière amulette). *Hirizy* a aussi le sens de "collier" (portant un charme ; *hirizina* : "qu'on met en collier". Le terme *alivoaziho*, présent dans les manuscrits, n'est plus toujours compris des scribes (de l'arabe *uad'*, composition écrite). Sur le vocable *añazimantsy*, cf. *infra*.

48 *Similahy* : déformation de la formule arabe Bismillah, "Au nom de Dieu", qui ouvre les sourates du Coran. J'ai relevé dans les *sorabe* les 1^{ère}, 2^{ème}, 36^{ème}, 97^{ème}, 98^{ème}, 101^{ème}, 105^{ème}, 106^{ème}, 108^{ème}, 109^{ème}, 110^{ème}, 111^{ème}, 112^{ème}, 113^{ème} et 114^{ème} sourates. On trouve ici les dernières sourates, les plus courtes. Après la *fateha* et la 2^{ème} sourate, les 112, 113 et 114^{èmes} sourates sont les plus utilisées par les scribes dans la confection de charmes. Ces trois dernières sourates ont également une place particulièrement importante dans la tradition magique islamique (J. Marquès-Rivière, *Amulettes, talismans et pantacles*, Paris, Payot, 1972, p. 129-130). La *fateha* (souvent prononcé *fatscha*) est généralement précédée d'une partie de la formule arabe exprimant l'intention (*an-niyya*), puis par la prière *Allahoma salha ñali Mohamado vô ñalai ali Mohamado* (prononciation antemoro), "Seigneur, accorde tes bénédictions à Mahomet et à la famille de Mahomet".

49 *Talasimo* : de l'arabe *talîsim*, "talisman". *Matsaraba* : cf. en arabe *murabba'* (plur. *-ât*) ou *târbi'a*, "carré".

50 Cf. G. Ferrand, "Un chapitre d'astrologie arabico-malgache", *Journal Asiatique*, n° 9/10, 1905, p. 193-273, H. Berthier, "Note sur les destins des quatre éléments", *Bull. de l'Académie Malgache*, vol. XII, 1^{ère} partie, 1913, p. 185-186, F. Kasanga, *Fanandroana Antemoro (Anakara)*, Antananarivo, Imprimerie Antananarivo, 1957, 20 p., M. Mahafamanana, *Ny fanandroana antemoro anakara. Fizaham-bintana*, Antananarivo, Impr. Tatsinanana, 1975, 25 p., J. Dez, *op. cit.*, 1984, p. 58-119. Le *sorabe* anakara traitant de l'utilisation de l'Alikily pour l'établissement du calendrier ne m'a pas été montré. Sur l'Alikily, cf. J.

(divination par l'interprétation de certains événements, célestes ou non)⁵¹, des textes ésotériques (touchant par exemple au symbolisme des pièces du jeu d'échecs arabo-persan *fanorobe*).

Après les textes d'un charme, les *sorabe* mentionnent parfois un *fandrano*, "ce qui sert à mouiller [les écrits]" : les plantes ou substances qui mêlées à de l'eau vont laver les écritures, lors de la confection du charme par le devin-guérisseur.

Les *sorabe* les plus anciens comportent encore des "textes de prédication" (*fasiry*)⁵², qui semblent en partie disparaître dans les livres ultérieurs⁵³, textes présentés parfois sous forme bilingue (arabe en gros caractères, malgache en dessous en plus petits).

Les scribes antemoro ont sans nul doute emprunté leur "science des talismans" d'abord à la littérature magique arabe⁵⁴. Signes⁵⁵ et carrés magiques, jeux sur une correspondance entre lettres et nombres⁵⁶ se retrouvent dans toute l'Afrique musulmane et le Moyen-Orient, dérivés pour une part de la magie hébraïque⁵⁷. L'héritage musulman, allié à ce savoir hétérodoxe, demeure important dans les textes arabico-malgaches.

Rakotonirainy, *La clé de l'astrologie malgache ou l'Al-Ikhlil*, Antananarivo, Impr. Ny Nosy, 1963, 12 p. et N. Rajaonarimanana, *op. cit.*, vol. III, p. 913-919. J'ai recueilli oralement, auprès de Mahefamanana notamment, des explications concernant l'établissement du calendrier et suivi ce calendrier sur plusieurs années. L'enquête montre que les Anakara ne comprennent plus réellement les termes anciens, et mêlent plusieurs pratiques (à paraître). Une partie d'un manuscrit zafimbolazÿ qui m'a été communiqué traite du calendrier, mais la traduction de ce texte, commencée avec Mahefamanana, apparaît extrêmement ardue ; de plus, certains éléments contredisent des données anakara.

⁵¹ Les *fitokiana* ne sont pas des formules de "sorcellerie" comme l'écrit L. Munthe (*op. cit.*, p. 31, 51, 65), qui pourtant traduit correctement par "prédiction" en une occasion (*ibid.*, p. 37). Le terme *fitokiana* correspond assez bien au latin *omen*, "présage, augure, pronostic".

⁵² Les Anakara désignent sous le terme de *fasiry* des "textes de prédication", des "formules pieuses", des textes ésotériques, en arabe ou bilingues arabe/malgache. Les Anteoÿ désignent aussi sous le terme *fasiry* des prières que les Anakara dénomment *doha* ou *similaho*. *Fasiry* : de l'arabe *lafsir*, "interprétation, commentaire" (et notamment du Coran). En Tañala, *lafasiry* : "conte, mythe".

⁵³ Certains de ces textes, toutefois, se retrouvent dans des livres récents. De plus un inventaire précis du contenu de ces livres est encore à réaliser.

⁵⁴ Un des ouvrages de base de cette littérature est l'œuvre d'Al-Bûni (mort en 1255). Cf. à ce propos E. Doutté, *op. cit.*, p. 58 note 1, et T. Fahd, *op. cit.*, p. 230 ss. Sur les talismans, E. Doutté, *op. cit.*, p. 143 ss., et G.C. Anawati, *op. cit.*

⁵⁵ Parmi ces signes magiques figurent notamment les caractères à lunettes et le "sceau du Vénérable Salomon", *katsimon-d-Rasolaiman* (étoile à six branches), le *katm Sulaiman* des Musulmans. E. Doutté, *ibid.*, p. 156-157.

⁵⁶ A chaque lettre correspond un nombre (le même que dans le système arabe). Les devins antemoro utilisent l'ordre des lettres selon les nombres croissants - *abizady*, de l'arabe *ahjad* - pour certains charmes, ou procédés de divination (N. Rajaonarimanana, *op. cit.*, vol. III, p. 973-974).

⁵⁷ J. Marquès-Rivière, *op. cit.*, p. 125-129. Sceau de Salomon et caractères à lunettes, affirme Doutté, "sont venus directement aux Musulmans de la magie juive" (E. Doutté, *op. cit.*, p. 158). Pour les procédés cléromantiques utilisant "le pouvoir des lettres de l'alphabet et des noms divins à des fins ésotériques et talismaniques" - procédés observables dans les carrés magiques antemoro -, "on pense spontanément, souligne Fahd, à la cabalistique juive, mais l'influence de cette dernière sur la pensée ésotérique musulmane reste à démontrer. C'est probablement la magie et la gnose antiques qui leur furent une source commune" (T. Fahd, *op. cit.*, p. 238).

Les *sorabe* emploient le nom d'Allah dans les prières, mais aussi celui de Zañahary dès les plus anciens manuscrits (nom de la – ou des – divinité(s) céleste(s) sur la côte sud-est de Madagascar). Ils mentionnent le diable Bilisy [Iblis], les quatre archanges, et une multitude d'anges affectés à l'ordre du monde. Flacourt avait recueilli au XVII^e siècle des traditions évoquant l'Ancien Testament (Adam chassé du Paradis, le Déluge...). On rencontre dans les *sorabe* divers personnages bibliques et musulmans. Un texte met en scène Rasolaiman [Salomon], maître des *ziny* [djinns] qui viennent se prosterner devant lui et livrer leurs secrets⁵⁸. Des charmes citent le "roi" Daniel, à qui Dieu envoie des "bateaux jumeaux" (*sambo hambana*) chargés d'or et de richesses⁵⁹. Ferrand relevait dans le "manuscrit n° 7" (M.P. 24 de la Bibliothèque Nationale de Paris) "les noms d'Adam, Eve, Noé, David, Abraham, Ismaël, Isaac, Jacob, Kana'an, Moïse, Jethro, Jésus et sa mère Marie, le Prophète Moḥammed, Aboû Bekr, 'Omar, 'Othmân, 'Alî et ses deux fils El-Ḥasan et El-Ḥosaïn, et enfin les deux fondateurs de deux rites orthodoxes Aboû Ḥanifa et Moḥammed Ben Idris eṣ-Ṣafi'î". La mention des "trois premiers califes sunnites et des deux chefs d'école orthodoxes" laisse à penser que "les musulmans malgaches étaient sunnites au XVI^e siècle"⁶⁰. Cependant, G. Ferrand a également découvert dans les "manuscrits 7 et 8" de la Bibliothèque Nationale (M. P. n° 24 et 25) un texte persan qui donne les huit premiers imams chiites de la secte des Duodécimains⁶¹. Par ailleurs, le "manuscrit n° 8" mentionne dans un "prêche" avec le titre de "Commandeur des croyants" le dernier calife abasside de Bagdad Al-Musta'sim, que les Mongols mirent à mort en 1258.

⁵⁸ G. Ferrand, "Textes magiques malgaches d'après les mss. 5 et 8 de la Bibliothèque Nationale", *Annales du Musée Guimet, Revue d'histoire des religions*, t. 56 n° 2-9/10, 1907, p. 197-218, N. Rajaonarimanana, *op. cit.*, vol. II, p. 313-364. Pour l'Islam, I. Fahd, *op. cit.*, p. 184-185. Le pouvoir de Salomon sur les génies est déjà conté dans l'Aggadah juive (*L'argoum Schéou* paraphrase araméenne du *Livre d'Esther*) et dans *Le Testament de Salomon*, livre apocryphe chrétien du IV^e siècle (D. Sidersky, *Les origines des légendes musulmanes dans le Coran et la vie des Prophètes*, Paris, P. Geuthner, 1933, p. 115-116, 124).

⁵⁹ *Sambo hambana* : "bateaux jumeaux", c'est-à-dire jumelés, selon Mahefamanana (dans le manuscrit que j'ai appelé Mahef. [Mahefamanana] I, p. 549-550). Autrefois, les Onzatsy de la basse Matatàña utilisaient, pour aller enterrer leurs notables, des pirogues jumelées (*lakaña hambana*). Je n'ai pu encore retrouver l'origine de cette légende mettant en scène le prophète Daniel. Celui-ci revêt pour les Anakara une importance particulière (cf. *infra*).

⁶⁰ G. Ferrand, "Un texte arabico-malgache du XVI^e siècle transcrit, traduit et annoté, d'après les mss. 7 et 8 de la Bibliothèque Nationale", tiré des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale et autres Bibliothèques*, t. XXXVIII, Paris, Impr. Nationale, 1904, p. 14-15, et 63-70. Le manuscrit n° 7 (M.P. n° 24) daterait de la fin du XVI^e siècle ou du début du XVII^e siècle (*ibid.*, p. 5).

⁶¹ G. Ferrand, "Les migrations musulmanes et juives à Madagascar", *Annales du Musée Guimet, Revue d'histoire des Religions*, 1905, p. 401-402.

A côté des influences arabo-persanes, dominantes, d'autres héritages apparaissent dans l'astrologie même. Le calendrier antemoro est non pas lunaire, comme le calendrier musulman, mais luni-solaire⁶². Les noms des mois – lunaires – dérivent des signes (dits "destins astrologiques" *vintaña*) du Zodiaque arabe. Chaque *vintaña* gouverne en outre 3 ou 2 jours du mois. Les 28 jours correspondants portent aussi les noms des 28 mansions lunaires arabes⁶³. Comme les Arabes, les Antemoro, selon nos observations, divisent le jour et la nuit en douze périodes ; chaque "heure" du jour et de la nuit est sous l'influence d'une planète (*sa*)⁶⁴, dont le nom arabe a été malgachisé. Comme dans les autres régions de l'île, les noms des jours de la semaine dérivent également des termes arabes. Les Anakara distinguent trois types d'année, *taombe*, *taona masay*, et *taona mandroa*, "grande année", "petite année" et "année où il y a redoublement" [d'un mois]⁶⁵. Pour ajuster le calendrier, raccordé au calendrier solaire, les *katibo* observent pendant les trois premiers mois de l'année (Alahomaly, Asoro, Alizoza, mars-avril, avril-mai, mai-juin) la distance et la position de la lune par rapport à des étoiles des constellations de la Vierge, de la Balance et du Scorpion, en Aloko- foro, Azobanà et Alikilily, jours du "destin" Alimizàn (Balance). Ces étoiles se nomment Alokoforo, Azobanà et Alikilily, ces noms désignant ainsi à la fois des étoiles et des jours. Si la distance de la lune à l'étoile Alikilily est jugée trop importante, le mois Asaratà (4ème mois) sera redoublé, ce qui se produit tous les trois ans au moins. Condamné par l'islam, le redoublement d'un mois tous les trois ans était pratiqué dans l'Arabie pré-islamique⁶⁶. On le trouve aussi en Inde, en Indonésie⁶⁷ et dans le calendrier juif. Influencés sans doute par certains Européens comme le P.

62 Le calendrier lunaire musulman, avec les noms arabes des mois, était cependant connu, mais fut abandonné (au XVIIIe siècle ?) en même temps, sans doute, que la pratique du Ramadan. Au XVIIe siècle, Flacourt indique que les nobles du pays antanosy respectent le jeûne au mois Ramavaha [Ramadan] (*op. cit.*, p. 104). Des textes des *sorabe* mentionnent le Ramadan (cf. G. Ferrand, *op. cit.*, 1904, p. 62-70), qui parle ici de "panégyrique du mois de Ramadan", *ibid.*, p. 14).

63 Cf. J. Dez, *op. cit.*, 1984, p. 111-113. Les mois ont 29 ou 30 jours. Les Anakara guettent l'apparition de la lune nouvelle, *tsiñam-bolaña*. A chaque *vintaña* est rattaché un élément, quatre éléments se succèdent dans l'ordre Feu, Terre, Vent, Eau

64 L'ordre des planètes au long du jour est conforme à l'ordre arabe : Soleil, Vénus, Mercure, Lune, Saturne, Jupiter, Mars. Chez les Antemoro comme chez les Arabes, la première heure du dimanche est sous l'influence du Soleil, la première heure du lundi sous celle de la Lune, et non de Vénus (j'ai cependant rencontré un informateur qui estimait, comme Ferrand l'a écrit, que la première heure du lundi était sous l'influence de Vénus). F. Kasanga indiquait un partage du jour en six périodes, système que je n'ai pas retrouvé.

65 M. Mahefamananana, communic. personnelle, donnée peu avant sa mort.

66 "Au Hedjaz en tout cas", M. Rodinson, "La lune chez les Arabes et dans l'islam", in *La lune, mythes et rites*, Paris, Le Seuil, 1962, p. 163.

67 Pour l'Inde, L. Renou et J. Fillozat, *l'Inde classique*, t. II, École Française d'Extrême-Orient, Hanoi, 1953, p. 725. Pour l'Indonésie, cf. par exemple Cl. Geertz, *Person, Time and Conduct in Bali*. Cultural report Series n° 14. Yale University, 1966, p. 51.

Briand (1945), F. Kasanga puis M. Mahefamanana ont affirmé que les ancêtres des Anakara étaient des Juifs convertis à l'islam⁶⁸.

La position de la lune par rapport à l'Alikilily permet aussi certaines prédictions. M. Rodinson a noté qu'en divers endroits du monde musulman, on observait la marche de la lune "par rapport aux constellations, spécialement le signe zodiacal du Scorpion", pour en tirer des présages⁶⁹. D'autres événements célestes, reliés au calendrier des destins astrologiques, fondent des prédictions touchant le pays antemoro tout entier : le premier "grondement du tonnerre" (*varatra mandroñœ*) au début de la saison des pluies, les éclipses de lune (*volaña hanindRao*. "lune mangée par Rao") et de soleil (*masoandro mifaritra*, "soleil [aux contours] délimités"). On connaît dans le monde musulman un "livre des signes" atmosphériques et de leurs significations divinatoires, le Malhama, attribué à Daniel⁷⁰, prophète souvent mentionné par les Anakara comme étant à l'origine de leur savoir ; mais l'expression désignant l'éclipse de lune montre d'autres influences : le monstre "Rao" n'est autre que l'*asura* Rahu, mangeur de lune dans les traditions indiennes⁷¹.

Le même mélange d'influences est observable pour d'autres prédictions – réalisées à un niveau souvent plus individuel – où les Antemoro interprètent le comportement d'animaux (chien, coq, lézard, mouche, oiseaux sauvages, sanglier, serpent, zébu...), celui de certaines personnes (malade, gens allant chercher un malade, visiteur, enfant...), ou l'état de certains objets (vêtements, marmites...), reliés encore au calendrier des destins. L'islam utilise de tels augures⁷². Toutefois, le présage par les serpents ne se trouve pas dans la divination islamique mais relève des domaines persan et indien⁷³. De plus, "subordonner des déductions ornithomantiques ou physiognomiques aux influences astrales" représente une pratique indienne plutôt qu'arabe⁷⁴.

⁶⁸ Mahefamanana me citait à l'appui de cette thèse la coutume anakara consistant à oindre d'huile le visage (ou certaines parties du visage) d'un mort.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 191-192.

⁷⁰ T. Fahd, *op. cit.*, p. 408-411. Il existe des recensions anciennes en grec, syriaque et arabe du Malhama de Daniel, recensions présentant de profondes divergences. "Ces écrits sont nés en milieu agricole et s'apparentent étroitement aux almanachs agricoles" Ils semblent dériver pour une part de traités assyro-babyloniens (*ibid.*, p. 412)

⁷¹ P. Otino, "A propos de deux mythes malgaches du début du XVII^e siècle". *Taloha*, n° 6, 1974, p. 75. déjà signalé auparavant par H. Berthier, *Notes et Impressions sur les mœurs et coutumes du peuple malgache*. Tananarive, Impr. Officielle, 1933, p. 103.

⁷² Sur les omens dans l'islam, T. Fahd, *op. cit.*, p. 431 ss.

⁷³ *Ibid.*, p. 519.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 468. N. Rajaonarimanana remarque également que plusieurs thèmes des *fitokiana* antemoro se retrouvent dans la divination indienne (*op. cit.*, vol. II, p. 366-372 et vol. III, p. 981-988). Il est à noter que la divination par les trous de souris dans des tissus, pratiquée en Inde, dans le monde musulman et souvent mentionnée dans les *sonabe*, était connue aussi des anciens Grecs (T. Fahd, *op. cit.*, p. 389).

Parallèlement aux mois portant les noms du Zodiaque arabe, les Antemoro disposaient d'un calendrier agricole dont les douze noms de mois – connus sur toute la côte Est et jadis sur les Hautes Terres – dérivent de termes indonésiens (d'origine sanscrite, pour onze d'entre eux)⁷⁵. Le mot *vintaña* est également à rapprocher de l'indonésien *bintang*, "astre, étoile". De même, *kitsary*, "jours de la lunaison" chez les Anakara, peut être rapproché de l'indonésien *kisar*, "rotation" et *kitar* (*kitaran* : "tour, orbite, révolution"). *Varangoa*, qui désigne les trajets lunaires par rapport à l'Alikilily, semble à rapprocher de l'indonésien *bareng* (idée de coïncidence, de synchronisation)⁷⁶. Une partie de l'astrologie anakara pourrait en fait venir d'une astrologie zafiraminia préexistante. Comme chez les Zafiraminia, les Antemoro comptent en "semaines d'années"⁷⁷.

N. Rajaonarimanana a évoqué par ailleurs l'influence d'idées indomalaises dans des chapitres arabico-malgaches concernant le "dragon" *hena be* (littéralement "grand poisson"), dont le nom en langue secrète est *zoresy*⁷⁸. Les positions d'un dragon mâle et d'un dragon femelle, qui changent selon les années et les influences planétaires, permettent de savoir vers où se diriger sous de bons auspices, par exemple lorsque l'on part à la guerre.

Enfin, la plupart des *sorabe* disponibles portent la marque d'une synthèse d'un savoir "musulman" et d'un savoir malgache "autochtone", de sources écrites et de traditions orales mises par écrit. Outre le calendrier agricole déjà évoqué, le savoir autochtone dans les *sorabe* concerne notamment l'utilisation des plantes, avec les écrits, ou parallèlement à ces derniers. Les devins-guérisseurs islamisés ont incorporé à leurs pratiques des connaissances héritées des anciens thérapeutes malgaches, mais aussi une idéologie, qui apparaît en filigrane dans les textes ; ainsi,

⁷⁵ Le nom du mois le plus important sur la côte sud-est, Volambita (septembre-octobre), mois des rituels, est composé de deux termes d'origine austronésienne. Les deux séries de mois – "indonésiens" et "arabes" – sont raccordées : Volambita correspond au mois Alimizàn. Il est donc le septième, au "milieu" de l'année. Pourtant, dans un *sorabe* racontant les campagnes du Français La Case au XVII^e siècle, Volambita apparaît comme le dernier mois de l'année (E.F. Gautier et H. Froidevaux, *op. cit.*, p. 138, 141, 142). Curieusement, dans une liste rapportée par Ramanambahoaka, Volambita est le 11^e mois et correspond à Adalo, ce qui est contraire aux pratiques et à la logique antemoro actuelles (notons que les Tañala de l'Ikongo, comme les Antemoro, font correspondre Volambita à Alimizàn, septième mois, septembre-octobre).

⁷⁶ Il s'agit d'un terme *varangoa*, et non de "l'arbre fruitier *varangoaka*" comme le traduit N. Rajaonarimanana (*ibid.*, p. 917), qui parle aussi de façon inappropriée d' "année *varangoabe* ou *varangoamasay*".

⁷⁷ On ne sait si cette pratique est, à l'origine, celle des Zafiraminia ou bien celle des Antemoro. On réalisait la circoncision (collective) chaque "année vendredi" (*taon-zoma*) (tel est le cas aujourd'hui encore chez les Antambahoaka).

⁷⁸ Terme déjà rapporté par Flacourt, pour qui "la dénomination 'henabe zoraïsci' constitue le signifiant malgache de 'zodiaque'" (J. Dez, *op. cit.*, 1984, p. 75). L'étymologie du terme n'est inconnue. Cf. N. Rajaonarimanana, *op. cit.*, vol. III, p. 881-888.

comme chez les Zafiraminia et les Tañala, trois couleurs fondamentales, associées aux trois mondes de l'univers, sont réparties en deux ensembles : le rouge (ciel) et le blanc (eaux), liés respectivement au pouvoir politique et au pouvoir religieux, sont les couleurs de l'aristocratie ; le noir (terre) est la couleur des autochtones⁷⁹. Le mal dérive d'une agression, commise par un être humain (sorcellerie *mosavy*) ou une bête-esprit (*biby, ziny, bilisy*), ou bien d'un dérèglement de l'ordre divin par une faute commise envers Dieu ou certains animaux (serpents...), source d'un châtement *hakeo* ; les manuscrits se font aussi l'écho du rôle important que jouent les ancêtres dans la société des vivants : comme ailleurs à Madagascar, ils infligent des sanctions (*tahiña*) à ceux qui transgressent leurs règles, leurs interdits⁸⁰, à ceux aussi qui ne respectent pas un serment prononcé. Les *ziny*, personnages du monde islamique, se trouvent imprégnés par les idées malgaches et "confondus" avec les bêtes-génies, *biby*, ou parfois avec des revenant, *angatra*⁸¹. Mais le mal peut aussi dans la conception antemoro, qui se fonde ici sur les idées des islamisés, être inhérent à certaines années, à certains destins astrologiques, défavorables, qui laissent présager des malheurs à venir (*voiña, loza mihanto, "catastrophes suspendues"* : inondations, accidents corporels, perte de richesses...) et "rendent agressives les bêtes-génies" (*mampasiaka ny biby*). Il est à noter que la géomancie, quoique d'origine arabe, était peut-être connue des devins-guérisseurs malgaches avant l'arrivée des Anteoñy et de leurs alliés.

Contrairement à ce que voudraient laisser croire des traditionnistes qui se réfèrent à l'héritage des ancêtres "arabes", les *sorabe* ne renferment pas un savoir figé. Les manuscrits ne sont pas seulement les produits de

⁷⁹ Sur le symbolisme des couleurs, cf. Ph. Beaujard, "Les couleurs et les quatre éléments dans le Sud-Est de Madagascar, L'héritage indonésien", *Omalv sy Anjo*, n° 27, 1988 [1991], p. 31-48. Chez les Antemoro islamisés, d'autres dimensions symboliques s'attachent à la couleur noire, associée à la pluie, et au roi (sacrité d'un taureau noir aux intronisations...), réminiscence possible du rôle de "faiseur de pluie" joué par des rois sacrés africains. Les scribes anakara, lorsqu'ils confectionnent un charme pour faire venir la pluie, se couvrent la tête d'un tissu noir.

⁸⁰ J'ai déjà évoqué par ailleurs l'importance des listes d'ancêtres que renferment certains manuscrits. La notion de *tahiña* des Antemoro et des Tañala, choc en retour consécutif à une faute commise envers les ancêtres, correspond au *tody* des Hautes Terres. L'idée de *hakeo* est à la fois plus large et plus difficile à cerner. Pour Mahefamanana, il s'agit d'une malédiction consécutive à un blâme (*tsiñy*) dû à une faute commise ; "le *hakeo* peut venir d'un revenant (*angatra*), d'une bête-génie (*biby*), des ancêtres ou d'un parent". Remédier à cette malédiction serait plus difficile que pour un *tahiña*. En ce qui concerne la responsabilité de Dieu dans ces malédiction, les avis des Antemoro sont partagés ; certains estiment que Dieu étant miséricordieux, il ne saurait être la source d'un châtement.

⁸¹ Inversement, l'idéologie des islamisés a pour une part effacé des rituels des esprits du sol, qui se trouvent investis de noms d'origine arabe (*ziny, bilisy, saitoany*) et renvoyés dans le domaine du maléfique (Ph. Beaujard, *op. cit.*, à paraître). L'importance des syncrétismes, la présence dans les livres et les pratiques des devins-guérisseurs antemoro d'idées malgaches anciennes ont été sous-estimées par L. Munthe (*op. cit.*, p. 275), justement critiqué sur ce point par N. Rajaonarimanana (*ibid.*, p. 1053-1056). Le terme d'"animisme" employé par Munthe (*ibid.*, p. 230 ss.) pour la religion malgache me paraît en outre inapproprié.

copies successives effectuées de génération en génération depuis le XVI^e siècle : un scribe peut recomposer un ouvrage, en délaissier certaines parties, y insérer des textes glanés dans d'autres livres, y consigner des recettes médicales entendues par lui en pays antemoro ou en d'autres régions, y recopier les prières d'opuscules musulmans venus, aujourd'hui, de l'île Maurice, de la Réunion ou du Moyen-Orient... A côté de passages anciens – révélés par l'état de la langue⁸² –, un livre peut donc comporter des traditions récemment introduites⁸³.

L'utilisation des manuscrits

Les données astrologiques et les "prédictions", *fitokiana* – intégrées à ces données – que renferment les livres, les figures géomantiques du *sikidy*, aident le guérisseur à établir un diagnostic sur les causes d'un mal, à prévoir un mal à venir et à fixer le traitement convenable. En cas de maladies reconnues – nommées – par les Antemoro, le devin peut ne pas avoir recours aux techniques divinatoires : le diagnostic est immédiat.

Pour la fabrication des charmes appropriés à chaque situation, devins-guérisseurs et *katibo* écrivent les prières, formules, signes et carrés magiques que mentionnent les livres sur différents supports : papier, bien sûr (ainsi pour les charmes portés en collier *hirizy*), mais aussi feuilles si le charme doit être lavé. Lors de rituels comme le *taha tanàna*, "traitement du village" (ou *faminaritra*, "rituel qui apporte la santé"), ou la cérémonie du *sora-bary*, "écrits [pour les semences] de riz", les scribes écrivent sur des parties droites de feuilles de ravenale⁸⁴. Ces écrits sont lavés dans l'eau d'un mortier à riz, d'une pirogue ou d'un van en bois, eau contenant des plantes, adjuvants de l'écrit, qui agissent en synergie avec lui. On y ajoute parfois des *volosikidy*, "robes de figures géomantiques", poudre d'argile blanche (*tany ravo*, "terre joyeuse") dont on a saupoudré certaines figures.

En fonction du but à atteindre, les devins-guérisseurs et les *katibo* "jouent" sur les supports et sur les encres, qui apparaissent avoir

⁸² Encore que ce critère ne soit pas suffisant. J'ai ainsi pu constater qu'un scribe anakara notant dans un *sorabe* des recettes médicales entendues auprès d'un ami tañala archaisait la langue de transcription.

⁸³ Quelques *sorabe* contiennent des mythes et des textes ethnographiques rédigés sans doute sous l'influence de chercheurs étrangers (manuscrit Jensenius de Stavanger, Norvège). Beaucoup de copies ont été réalisées au XX^e siècle sur des cahiers d'écolier ou des livres de comptes : la disparition de la forêt a rendu impossible la fabrication du papier par les Antemoro.

⁸⁴ *Ravenala madagascariensis* Sonnerat (famille des Strelitziacées). "arbre du voyageur"

leur propre force, se conjuguant à l'action de l'écrit⁸⁵. Des textes de sorcellerie sont écrits sur des feuilles de badamier, *hatafa*⁸⁶, des charmes provoquant la sécheresse sur des feuilles sèches de *repandra*⁸⁷, les charmes pour obtenir des enfants sur des feuilles de bétel, avec de l'encre de safran. Cette encre est active par ailleurs contre les *ziny*. Pour écrire des charmes s'attaquant à des ennemis, les scribes utilisent le sang d'un coq sacrifié au tombeau

Les écrits de certains charmes sont insérés dans un bois que l'on creuse (*fandrahana*, du radical *fandraka*) ; des charmes destinés à arrêter les ennemis sont ainsi placés dans un morceau de bois *mahanoro* ("qui rend heureux")⁸⁸ – appelé *dipaty*, "enlèvement du mort", dans ses utilisations maléfiques – que l'on enfonce. Le creusement d'un bois, réceptacle des écrits, est peut-être rapproché du nom de *fandraka* des manuscrits.

Les devins-guérisseurs consacrent les charmes préparés par une prière en malgache adressée à Dieu (*Zañahary*), aux ancêtres, et parfois aux esprits maléfiques, *ziny*, *bilisy* ; ils prononcent aussi des prières dans la "langue des écrits" (*teny soratra* : "arabe" ou *kalamo tetsitetsy*) en faisant tourner le charme dans la fumée d'encens (*ramy*) qui monte d'un brûle-parfum. Les prières peuvent être accompagnées de formules d'exorcisme (*ala faditra*), pour chasser les maladies, conjurer les mauvais sorts... Un charme n'agit que s'il est porteur d'une parcelle de pouvoir divin (*hasina*) ou démoniaque, qui lui permet de restaurer ou de transformer l'ordre du monde et de la société ; les devins-guérisseurs peuvent exercer leur savoir d'une façon bénéfique ou maléfique. Ils choisissent évidemment les moments de préparation et d'action du charme en fonction des données de l'astrologie. L'intronisation d'un chef politique se réalise un vendredi sous le destin *Alimizàn* et sous l'influence astrale *Azohora*. Un charme confortant le pouvoir du roi est écrit un vendredi, face au soleil levant, ou un dimanche ; un charme écrit

⁸⁵ Ph. Beaujard, à paraître. Flacourt mentionne des charmes maléfiques écrits par les Antanosy contre les Français : "des œufs couverts de caractères et d'écritures, des pots de terre qui n'étaient point cuits, couverts d'écritures dehors et dedans, de petits cercueils, des canots, des avirons, tous couverts de caractères" (Flacourt, *op. cit.*, p. 244-245). Pour certains charmes, par ailleurs, une prière préliminaire doit être écrite sur un nombre déterminé de lignes ; trois, pour des *fampizary*, charmes qui apportent la prospérité, la fécondité ; quatre, pour des *fangalana*, qui "enlèvent" (les mauvais sorts...) six, pour un charme qui apporte la pluie ; sept, pour des *fanoñy*, "qui arrêtent" ; neuf, pour des charmes maléfiques.

⁸⁶ *Hatafa* : *Terminalia catappa* L., badamier (famille des Combrétacées). Les exemples que je donne concernant les supports, les encres, les modes et lieux d'utilisation sont tirés d'un livre de Mahefamanana (Mahef. I) qui avec ses 690 pages contient à peu près tous les types de charmes qu'élaborent les Anakara.

⁸⁷ *Repandra* : non identifié (*Pandanus* sp. ?).

⁸⁸ De l'arabe *nūr*, "lumière". Terme souvent en rapport avec la circoncision. *Pachytrople dimepule* Bureau (famille des Moracées).

un jeudi, revêtu d'un tissu rouge, apporte au roi la richesse. Les charmes qui font venir la pluie se préparent sous un destin d'eau (Asaratà, Alakarabo ou Alohotsy : Cancer, Scorpion ou Poissons). Le samedi est le jour favorable à la confection de remèdes qui chassent les *ziny* (*fangalana ziny*). Les *katibo* installent un dimanche les charmes qui protègent le village de la foudre, etc.

Les modes et lieux d'utilisation varient selon les charmes élaborés. Dans les cérémonies collectives que j'ai mentionnées, selon les cas, on boit (*inomina*) le liquide obtenu, on s'en "lave" (*androana*) le visage, ou bien on en asperge (*afafy*) les maisons, la population, le riz à semer... Avec d'autres charmes, où entre de l' "huile parfumée" (*ilo mañitra*, huile de sésame), on peut oindre (*itavonana*) son visage ou une partie de son corps (*fanavay soratsy*, charme qui efface les effets de talismans maléfiques...). D'autres remèdes sont mangés (*hanina*, charme écrit sur une banane pour guérir une blennorragie) ou bus après décoction de plantes où sont lavés des écrits. Dans certaines affections, le malade doit prendre un bain de vapeur (*evohana*).

Les charmes peuvent encore être :

– portés (ceintures ou colliers protecteurs) ou appliqués sur le corps (sur le front pour soulager un mal de tête, sur le flanc malade, fiévreux...),

– déposés ou fixés, dans la maison (sur la claie du foyer pour un charme qui provoque la sécheresse, au sommet d'une perche droite pour un charme qui apporte la prospérité...), sur un grenier (charme contre la foudre, dit en langue secrète *fasangato rado*, "tombeau de pierre du tonnerre")⁸⁹, à la proue d'un navire ou derrière le mât (pour apaiser les vents), dans une rizière (charmes protecteurs, contre les rats...),

– enterrés, sur le chemin (*fanoñy tafika*, "qui arrête les armées [ennemies]"), et beaucoup de charmes maléfiques *añazimantsy*, appelés "charmes puissants", *sahero kavizo*, en langue secrète), au milieu d'un parc à bœufs (charmes protecteurs, favorisant la croissance du troupeau), à l'embouchure du fleuve (pour faire monter les eaux),

– immergés dans le fleuve (charme qui apporte la pluie, charme qui arrête les ennemis...), etc.

⁸⁹ L'expression associe un terme malgache – *fasangato*, pour *fasam-bato* – et un terme de la langue secrète, *rado*, de l'arabe *ra'd*. "tonnerre".

La mise en action d'un charme s'accompagne généralement de prescriptions, interdits à respecter, éventuellement offrandes à présenter, non seulement au devin – il est de règle, dans un rite individuel, que le consultant rétribue l'*ombiasa* qu'il est venu trouver – mais aussi parfois à la communauté et aux ancêtres (sacrifice d'un zébu).

Les textes des *sorabe*, très souvent, ne précisent ni les supports, ni les encres, ni les réceptacles des charmes, ni les lieux où ces derniers seront efficaces, ni les modes d'utilisation. Les plantes et les liquides qui accompagnent éventuellement les écrits (*fandrano*) ne sont pas toujours révélés, ou bien sont indiqués de façon codée : certaines plantes, à côté de leur nom vulgaire, possèdent un nom ésotérique, employé dans les textes, ou encore, comme le *mahanoro*, plusieurs noms en fonction du charme réalisé.

Les livres historiques

Les manuscrits à contenu historique comprennent des relations (*talily*) souvent très détaillées (on peut alors penser qu'elles ont été consignées peu de temps après les événements qu'elles décrivent) qui toutefois ne permettent pas de retracer, à partir des livres qui nous sont accessibles, une histoire linéaire des royaumes : ils n'en restituent que des fragments, portant presque toujours sur les mêmes récits : l'arrivée des ancêtres (XV^e siècle), les guerres (internes au pays antemoro) menées par le roi Andriamasy (aidé des Antesambo) contre le roi antemahazo Rabesirañà, celles qui opposèrent le roi antemahazo Andriampanolaha à son neveu Andriamanoro ("Anteoñy de l'aval")⁹⁰, au début du XVII^e siècle, les guerres enfin des Antemoro contre l'armée du Français La Case (bientôt aidé par les Antemahazo, qui passent du côté français en 1660) entre 1659 et 1663. Pour le XIX^e siècle, de rares *sorabe* évoquent l'"alliance" passée entre le roi de l'Imerina Radama et le roi antemoro Ramahavaliarivo⁹¹ puis l'attaque menée par les Tañala de la falaise (aidés par des groupes roturiers antemoro) contre les Antemoro de la Matatàña, vaincus à Marovily en 1851. Étudié par L. Munthe (1978), un manuscrit raconte l'arrivée de ces Tañala à la cour d'Antananarivo de scribes anakara et zafintsimeto qui furent au service du roi Andrianampoinimerina en 1795. Ces scribes restèrent au service de son successeur, Radama I,

⁹⁰ Fils de sœur d'Andriampanolaha, Andriamanoro vint demander une part de l'héritage à la mort de son grand-père maternel, héritage auquel il n'avait pas droit. Il s'agit ici d'un prétexte – d'une véritable provocation – pour commencer une guerre contre les Antemahazo. On ne peut, de toute façon, exiger une offrande d'un oncle utérin. La donation de rizières *tantra* est fréquente (pour affermir l'alliance de deux familles ou sous la pression sociale) mais pas obligatoire.

⁹¹ "Alliance" établie en 1824, sur les conseils des Anakara et Zafintsimeto présents à la cour d'Antananarivo.

participant aux expéditions militaires, puis au service de la reine Ranavalona I^{ère}. Ils enseignèrent à Radama I l'écriture arabe⁹².

Les *sorabe* passent sous silence des épisodes importants de l'histoire antemoro, comme les événements ayant amené au XVII^e siècle la déchéance des roturiers Antemañaza⁹³, rejetés dans une position de parias (Antevolo) : les nobles et la majorité des autres groupes roturiers les considèrent comme des "chiens"⁹⁴. Les traditions orales mentionnent pour les Antemañaza une ancienne activité de potiers. Célèbres pour la puissance de leurs "charmes" (*ody*), les Antemañaza et leurs parents étaient aussi les plus riches en rizières sur la rive droite de la Matatàña, jusqu'à leur déchéance. Due selon les Anteoñy à un contact interdit avec un chien, elle semble attachée à la défaite politique du roi anteoñy Andriamandia – auquel les Antemañaza étaient alliés – face à son neveu Andriamasy, soutenu par d'autres roturiers, histoire bien connue des traditions orales qu'aucun *sorabe* ne semble relater.

Comment expliquer par ailleurs que les textes restent muets sur le règne d'Andriampanohanarivo, que les Antemoro donnent comme leur plus grand roi après Ramarohalaña ("fondateur" du royaume antemoro au XVI^e siècle)⁹⁵. Pour le XVIII^e siècle, du reste, les *sorabe* ne mentionnent guère qu'une expédition malheureuse en pays antefasy et Rombaka ne consacre à ce siècle qu'une demi-page dans son ouvrage sur l'histoire "Anteimoro-Anteony". Les traditions aussi bien écrites qu'orales ne soufflent mot de la traite pratiquée avec les Européens aux XVII^e et XVIII^e siècles. Les *sorabe* contiennent seulement des formules destinées à faire venir des navires et leurs richesses. Le roi avait le

92 Londres conserve deux lettres en *sorabe* écrites par Radama I et son secrétaire anakara Andriamahazonoro (sur ces documents, L. Munthe, "Deux manuscrits arabico-malgaches en provenance de Londres", in *Misjonskall og Forskerlegde*, Universitetsforlaget, Oslo, 1975, p. 173-194, et L. Munthe, Ch. Ravoajanahary et S. Ayache, "Radama I et les Anglais. Les négociations de 1817 d'après les sources malgaches *Sorabe* inédits", *Omalv sy Anio*, n° 3-4, 1976, p. 9-104). Le Musée du Palais de la Reine à Antananarivo garde un cahier d'écritures du roi Radama I (cf. H. Berthier, *De l'usage de l'arabico-malgache en Imerina au début du XIX^e siècle. Le cahier d'écriture de Radama I*, Mémoires de l'Académie Malgache, fasc. XVI, 1933, 134 p.). "Il y a aussi à Londres un manuscrit arabico-malgache qui contient une démonstration pour les dirigeants de la Mission de Londres (LMS) en train de préparer la traduction de la Bible en langue malgache, des possibilités de rendre les textes bibliques en écriture arabico-malgache" (L. Munthe, *op. cit.*, p. 29).

93 J. Faublée s'est laissé abuser par ses informateurs lorsqu'il écrit : "Les traditions *Anakara* affirment que les parias *Antevolo* sont une lignée rattachée aux *Anteoñy*" (J. Faublée, "Structure sociale et facteurs historiques : l'exemple des Antemoro", in *Civilisation malgache*, n° 2, Paris, Cujas, 1968, p. 103).

94 Le chien est un animal impur, méprisé. Le terme *Antevolo*, censé évoquer les poils (*volo*) des chiens, se rapporte en réalité aux bambous (*volo*) et au site de Volobe ("Beaucoup de bambous" ou "Grands bambous") jadis habité par les Antemañaza au sud de la Matatàña.

95 Ramarohalaña est l'arrière-petit-fils de Ramakararo, ancêtre des Anteoñy arrivé sur la Matatàña à la fin du XV^e siècle. Ramakararo, son fils puis son petit-fils repartirent outre-mer. Ramarohalaña, le premier, fut inhumé en terre malgache, à Ambohabe, au nord de l'embouchure de la Matatàña. Son tombeau est l'objet d'un pèlerinage, chaque "année vendredi" (les Antemoro comptent par "semaines d'années").

contrôle du commerce mais les roturiers devaient aussi bénéficier de ses fruits. Les Européens venaient régulièrement sur la Matatàña échanger des fusils, des munitions, des étoffes contre du riz, des bœufs et surtout des esclaves, que les Antemoro razziaient dans les contrées voisines (Tañala...)96. La dissimulation de la traite, qui constitue l'une des bases de la prospérité antemoro au XVIII^e siècle, explique peut-être le manque de données concernant cette période.

Il est possible que le livre "aux nombreuses histoires" (*Marotalily*) des rois d'Ivato – officiellement perdu, sans doute caché97 – et le Lovango ("Robe de héron" ?) que détient le sous-clan Antesakoaña (Anteoñy "de l'aval"), livre dont se sert Rombaka pour son ouvrage, contiennent une histoire plus complète du royaume. Toutefois, selon H. Randzavola (*in Ph. Rombaka*), à chaque fois qu'on avait quelque chose à inscrire dans les livres "Lovango et Volomposa" [livre royal de la branche anteoñy Rabesarivo], tous les *katibo* du royaume "se réunissaient et on n'inscrivait que ce que tous considéraient comme véridique". Cette pratique montre un contrôle sur l'histoire exercé par les rois et son importance dans le cadre du royaume : les *talily* consignés confèrent une légitimité politique et un droit sur la terre. Bases de cette légitimité politique, les généalogies – en ligne masculine – que renferment des *sorabe*, gardées secrètes, sont lues en certaines circonstances particulièrement solennelles (offrande des prémices du riz, chez Anakara et Antesakoaña, cérémonie sur le tombeau de Ramarohalaña...). Le *katibo* gardien de ces livres a le privilège de la lecture de ces généalogies : le chef religieux se situe dans le prolongement des ancêtres comme intercesseur entre les vivants et les invisibles. Entre les *sorabe*, quelques divergences apparaissent dans les généalogies, témoins de traditions différentes et de certains remaniements.

Les manuscrits mentionnent aussi parfois les noms d'épouses – souvent roturières – de rois anteoñy. Réservée aux rois et aux "grands princes" (*randriambe*), l'exogamie permettait de nouer des alliances avec des clans qui se trouvaient alors, au sein de l'ensemble roturier, en position prééminente de "groupes-mères" des Anteoñy, position qui s'accompagnait aussi de devoirs envers leurs alliés nobles (protection...).

96 Il y eut même des expéditions menées avec des Européens. A la fin du XVII^e siècle, l'Anglais D. Williams, fait prisonnier dans une guerre, accompagne "le roi Maratan [Matatàña] dans des guerres victorieuses d'où ils reviennent avec bœufs et esclaves" (cf. *COACM*, t. 3, 1905, p. 471-473). En 1667, déjà, le Français La Case et les chefs antemoro Andriamahay et Andriamanirakarivo étaient partis en expédition sur les Hautes Terres, en pays betsileo.

97 Par une branche prétendant à la charge royale.

L'endogamie stricte des groupes *antalaotra* assurait en revanche le maintien au sein de ces groupes de l'essentiel des connaissances ésotériques.

La richesse du pays antemoro et une politique d'immigration menée par les rois – qui avaient besoin d'hommes pour la mise en valeur des rizières et leurs armées – favorisèrent la venue (surtout du sud de la Matatàña) de nouveaux groupes, aux XVII^e et XVIII^e siècles. Des manuscrits donnent, pour la moyenne Matatàña, des listes d'immigrants qui, selon les livres, reçoivent des rois des terres à aménager en rizières. Les traditions orales recueillies infirment que ces donations émanent seulement des *mpanzaka*.. Ainsi, les Fakahatry (groupe aîné chez les roturiers Antemañasara du royaume antemahazo)⁹⁸ disent avoir offert une rizière au groupe roturier Vohimbelo, alors que le *sorabe* A-6 d'Oslo indique le roi antemahazo Rabesiràña comme donateur. Par le biais des *tandra*, rizières offertes par un "oncle utérin" à un "neveu", les rois reçurent souvent leurs rizières royales de "groupes-mères" roturiers. Chez les Antemahazo *mainty*, le manuscrit A-6 prétend que le roi Andriakazimambobe donna au roturier Andriapanambony (groupe Antebe) la rizière Fotatry⁹⁹. Or les traditions orales indiquent que ce sont au contraire les Antebe, clan d'où était originaire la mère d'Andriakazimambobe, qui donnèrent comme *tandra* leur rizière Fotatry aux Antemahazo *mainty*. Comme la rizière se révélait peu fertile, ceux-ci la redonnèrent aux Antebe et "acceptèrent" comme *tandra* une autre rizière, celle d'Ankosibe.

* *

Le recueil des traditions orales se révèle ainsi nécessaire aussi bien dans le domaine historique que dans celui du magico-religieux, pour compléter les textes écrits et les confronter à des traditions d'autres origines. Orales ou écrites, les traditions sont évidemment porteuses d'une idéologie et doivent faire l'objet d'une analyse critique, ce qui n'a pas toujours été le cas¹⁰⁰. Parallèlement, un travail avec les détenteurs des manuscrits permet seul d'appréhender ce que les scribes comprennent des textes conservés et comment ils les utilisent. Ainsi seulement pourra-t-on, me semble-t-il, aller plus avant dans l'étude des *sorabe* et tirer parti de toute la richesse qu'ils recèlent.

98 J. Tsaboto, *Toko telo mahamasaky anahandro : les Antemañasara de la moyenne Matatàña*, Mémoire de Maîtrise, C.U.R. de Tuléar, 1991.

99 I. Munthe, *op. cit.*, p. 122-131.

100 "Pour les chercheurs malgaches du lieu [Antemoro], souligne N. Rajaonarimanana (*op. cit.*, vol. III, p. 1078), les *sorabe* sont apparus comme un matériau au-dessus de toute critique historique".

Les recherches comparatistes esquissées laissent entrevoir, au-delà d'une influence arabe dominante¹⁰¹, la complexité des sources de la divination et de la magie antemoro, marquées en outre par l'importance – croissante au fil du temps (des comparaisons systématiques des manuscrits anciens avec des manuscrits plus récents devraient le montrer) – des syncrétismes réalisés avec les cultures malgaches "autochtones" : les pratiques des devins-guérisseurs d'autres régions de l'île (tañala, bara, sakalava...) éclairent sans nul doute les faits antemoro.

Les emprunts ne se sont pas réalisés que dans un sens. Les devins-guérisseurs antemoro – *antalaotra* surtout – parcourent l'île depuis trois siècles, emportant avec eux dans ces voyages des manuscrits de petit format constituant au sens étymologique du terme des bréviaires. En échange de bœufs mais aussi d'autres connaissances, ces devins ont diffusé une part de leur savoir, en astrologie, en géomancie, mais pas l'écriture arabe – si l'on excepte la tentative faite à la cour d'Antananarivo sous Radama I –, ni même leur calendrier luni-solaire : le calendrier merina, souvent présenté comme d'origine antemoro, est lunaire, et le système des influences astrologiques sur les moments de la journée est différent du système antemoro¹⁰². Peut-être les islamisés du nord-ouest malgache ont-ils joué un rôle dans l'élaboration du calendrier merina.

Les Antalaotsy islamisés installés dans le nord-ouest de Madagascar écrivaient en caractères arabes, mais peut-être en swahili plutôt qu'en malgache. On ne dispose pas de documents anciens mais des documents du XX^e siècle montrent que "l'adaptation qui a été faite de l'écriture arabe pour transcrire les articulations propres à la langue malgache n'est pas la même que dans la tradition du *sorabe*"¹⁰³.

L'usage de l'écriture arabe n'a donc pas été limité au sud-est malgache, et le prestige des devins-guérisseurs antemoro dans les autres régions ne saurait expliquer toutes les influences arabo-swahilies mises en évidence¹⁰⁴, influences souvent venues, me semble-t-il, du nord-est et surtout du nord-ouest de l'île.

¹⁰¹ On doit ici regretter l'absence de traduction complète de textes de base concernant la magie et la divination arabes, comme l'œuvre d'Al-Būnī.

¹⁰² J. Dez, *op. cit.*, 1984, p. 79-80. Les vocables des mois en Imerina sont cependant dérivés, comme chez les Antemoro, des noms des signes zodiacaux arabes.

¹⁰³ N. Gueunier, *op. cit.*, p. 85. Le manuscrit acheté par l'Anglais Boothby au XVII^e siècle dans la baie de Saint-Augustin n'était sans doute pas rédigé en caractères arabes mais composé de dessins à usage magique, analogues peut-être à ceux du M.P. n° 18 de la Bibliothèque Nationale de Paris.

¹⁰⁴ Par ailleurs, j'ai souligné dans un autre article que la thèse d'une influence prépondérante exercée par les Antemoro dans la construction des grands systèmes royaux malgaches avait été trop hâtivement

L'usage de l'écriture arabico-malgache est aujourd'hui en régression chez les Anteoñy et les Zafintsimeto ; il demeure en revanche bien vivant dans les groupes Anakara et Zafimbolazy (même si le savoir des livres, au dire de Mahefamanana, s'est considérablement appauvri au cours du XX^e siècle). Ces derniers groupes sont aussi le lieu d'une redécouverte de l'islam, d'abord à partir de contacts établis avec des Comoriens ou des Indiens, dans le nord-ouest malgache (où des Antemoro allaient travailler) ou à Vohipeno même, puis en liaison avec des centres musulmans de l'île ou d'autres pays¹⁰⁵. Le prosélytisme des nouveaux convertis – jeunes pour la plupart – se heurte aux idées conservatrices des traditionnistes – même lorsque ceux-ci fréquentent la mosquée de Vohipeno –, pour lesquels le savoir musulman (y compris celui de l'écriture), constituant le fondement du pouvoir, ne peut être divulgué sans précaution¹⁰⁶. Les *sorabe* et leur contenu se trouvent ainsi au centre d'une controverse naissante. Certains convertis (peu nombreux) rejettent absolument les livres ancestraux, jugés fautifs et hérétiques : ils prônent un retour au seul Coran. D'autres ont une attitude plus nuancée : ils rejettent la géomancie, la sorcellerie que contiennent les *sorabe*, mais acceptent les soins apportés par les écrits (tirés des livres ancestraux ou du Coran) et les plantes, l'astrologie et les charmes bénéfiques (pour faire tomber la pluie en cas de sécheresse). D'autres enfin ne veulent rien abandonner de l'héritage ancestral : pour les anciens et nombre de convertis, l'adhésion à l'islam apparaît d'abord comme un retour aux sources et la recherche d'une nouvelle légitimité.

accréditée (Ph. Beaujard, "Madagascar : les rois 'au milieu de la terre'... et les rois de la périphérie". *Cahiers de Littérature Orale* n° 29, INALCO, 1991, p. 203). Dans cette construction, les Zafiraminia – certes marqués, au XVII^e siècle du moins, par le royaume de la Matatãña, dont les scribes "instruisent" ceux de l'Anosy (Flacourt, *op. cit.*, p. 245) – me semblent avoir joué un rôle plus considérable.

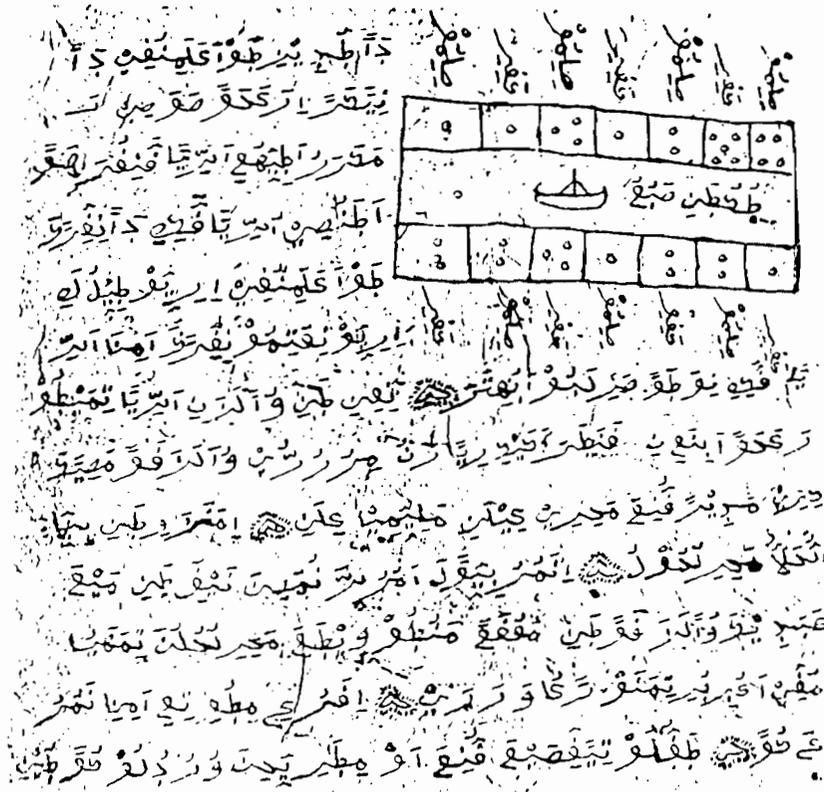
¹⁰⁵ Quelques jeunes antemoro ont pu poursuivre des études dans des pays musulmans. L'un d'eux, de retour, fait fonction d'"imam" à la mosquée de Vohipeno, nouvellement construite (en dur) (1989) avec l'aide de pays musulmans (l'ancienne mosquée, qui se trouvait au même emplacement, était en matériaux végétaux, comme les autres cases, généralement, sur la côte Est).

¹⁰⁶ Il est remarquable que les anciens, dans le village anakara de Vatomasina, ne soient pas entrés dans l'Association des Musulmans du Sud-Est que viennent de fonder les jeunes musulmans de la Matatãña (1989).

ANNEXES

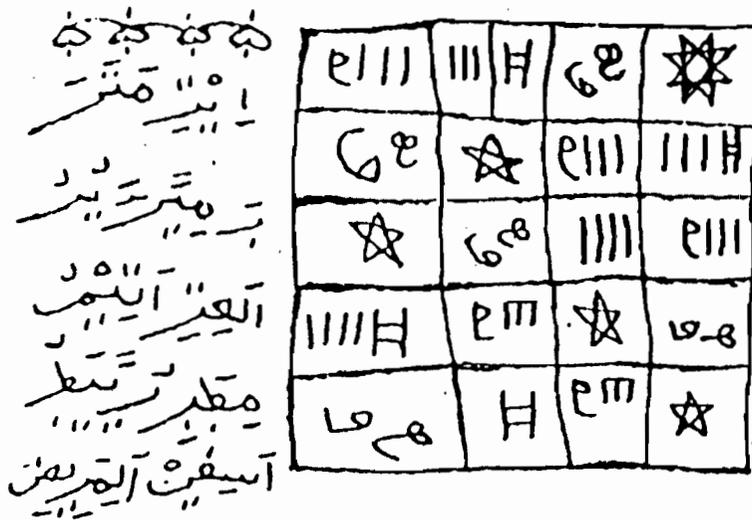
Page d'un manuscrit historique¹

Cette page montre le même schéma que chez Rombaka² du bateau sur lequel seraient arrivés Ramakararo et Rañaha (ancêtres des Anteoñy et des Zafintsimeto), accompagnés de Musulmans (écrits ici *şilimo*) et de "païens" (*kafiry*). Pour alléger le navire, pris dans une tempête, les Musulmans auraient proposé de jeter par-dessus bord des passagers "pris au hasard" en comptant à chaque fois jusqu'à neuf. La disposition des passagers était telle que le "sort" tomba à chaque fois sur un païen. J.C. Hébert indique qu'on est ici en présence d'une "récréation mathématique" bien connue dans le monde islamique.³



¹ D'un manuscrit ou si tu e ar un village de la Matatãña.
² Ph. Rombaka, *op. cit.* 4 Le manuscrit Lovango est sans doute la source commune à Rombaka et au livre qui m'a été communiqué. On trouve le manuscrit de G. Julien (*op. cit.*, planche XXXI), la disposition des passagers est la même, mais l'orientation du navire est inverse. Au centre du schéma de ce manuscrit Julien, on lit : *Itsy ny matsarany ny laka*, "Voici le carré magique du bateau" ; l'expression "carré magique" ici employée contorte, s'il en était besoin, l'indication de J.C. Hébert.
³ J.C. Hébert, communication personnelle ; travail à paraître.

Fragment de page d'un manuscrit de la famille
de Ramanambahoaka (village de Vatomasina)



Le carré magique ci-dessus fait partie d'un charme de guérison ; il est "accompagné" d'une liste de noms d' "anges" que je n'ai pas reproduite ici. Ce carré magique comprend les "sept signes" (*seb'a kuātīm* en langue arabe) mis en relation dans le domaine islamique avec les sept jours de la semaine, les sept planètes, sept lettres de l'alphabet, sept anges, et des versets de la Torah, de l'Évangile et du Coran¹. J'indiquerai ici les deux premières correspondances :

☆	Šams (Soleil)	Dimanche
⦿	Qamar (Lune)	Lundi
⦿	Mirriḳ (Mars)	Mardi
H	"Uṭarid (Mercure)	Mercredi
	Muštari (Jupiter)	Jeudi
⦿	Zuhara (Vénus)	Vendredi
⦿	Zuḥal (Saturne)	Samedi

On lit, à gauche du carré magique : *Itsy matsaraba miadra zoro lañitsy atsimo mitaby roazato asifÿ alimarivy*, "Voici le carré magique, [les anges se tiennent] au pilier sud du ciel les yeux levés, deux cents qui assistent [Dieu], que guérisse le malade"².

¹ E. Doutté, *op. cit.*, p. 154-159.

² En langue secrète, *asifÿ* signifie "qui guérit, que guérisse ! ; frais, en bonne santé" ; de l'A. *šafā*, "guérir", plutôt que de l'A. *sa'f*, "aider, assister" ; toutefois le scribe écrit le mot avec un s et non un š, et le sens d' "assister" qu'a l'A. *sa'f* correspond à celui du malgache *mitamby* qui précède.

FAMINTINANA

Ny Sorabe any amin'ny faritra Antemoro

Ireo taranaky ny silamo fahiny tany amin'ny fanjakana antemoro dia nanana laharana andriana, ary nitana ireo boky sorabe. Ny fahaizana saro-pantarina mikasika ny finoana, ny majia ary ny tantara fonosin'izy ireny, izay voasoratra amin'ny teny malagasy, arabo ary teny mifangaro (arabo sy malagasy) no antoky ny fahefan'ny andriana. Ny haisoratra arabo, ary angamba koa i Inde sy i Azia atsimo-atsinanana no loharano nipoiran'ny fahaiza-mamantatra ny ho avy sy ny fanaovana ody. Ny ankabeazan'ireo boky ireo dia mampivady ny hairà "silamo" sy ny hairà malagasy. Ilaina tokoa ny fanangonana ny lovan-tsofina mikasika ny tantara, ny finoana mba hahazoana mameno ireny soratra ireny izay misy banga matetika, ka tokony hampitahaina amin'ny loharano hafa. Na dia eo aza ny firosoana indray ho amin'ny finoana silamo hita tato ho ato, dia tsapa fa tena mbola velona tokoa ny sorabe, indrindra eo amin'ny Antalaotra, mpitana ny fahefana momba ny finoana fahizay.

SUMMARY

The arabico-malagasy (sorabe) manuscripts of the Antaimoro area

The Islam converts of the ancient Antemoro kingdom, forming an aristocratic class, had in their possession some sorabe manuscripts in arabic characters. Their authority was partly based on their esoteric knowledge -of a magico-religious or historic nature- of these manuscripts written in 3 languages (Malagasy, Arabic and an arabic-malagasy pidgin) and their knowledge of the script itself. The origin of divination techniques and talisman making is to be found in arab magic literature, but very likely, in India and South-East Asia as well. Most of these manuscripts are a synthesis of "muslim" knowledge and "native" malagasy knowledge. It is necessary to collect oral tradition material in historic and magico-religious domains to complete these texts (often elliptical and incomplete) and to collate them with traditions of other origins. Despite a recent rediscovery of Islam, the use of sorabe is still very much alive, especially within the Antalaotra groups, formerly the holders of religious power .